

La Machine. 11 Avril 1898.

Bon bon les amis,

Nous profitons nous aussi avec délices,
des beaux jours que nous ont jusqu'ici offerts
ces vacances. Et nous guetons, chaque matin,
les progrès de ce printemps d'autant plus
prompt maintenant à lancer ses premières
fouées qu'il a été tardif à se décider.
Tout notre petit monde en profite. Et, comme
ma femme vient d'avoir un semaine saine
un peu lassée en l'absence de la nourrice
sèche de notre petite fille qui prenait elle
aussi ses vacances, je vais insister vivement
pour que l'on reste ici au moins une
semaine encore après moi. Tous voyez
que nous serons de plus en plus votre exemple.

Don mon compte, je réintègre Dijon samedi,
ayant deux cours à préparer pour lundi,
et devant me marier dans ce but mon
dimanche. Mais je ne puis compte mes
vies encore. En si n'arriverai à Dijon que
dans la soirée de samedi; assez tard
probablement. Au plus tôt pourrait-ce être
à 3^h après-midi. Et, d'après ce que vous
m'écrivez, vous serez déjà parti.

Au sujet duseau Gilley. En effet, j'avais
moi-même écrit à Barton, que d'ailleurs
n'est pas, pour le moment du moins, consistante.
A Nancy, j'en ai songé à écrire. Mais j'y
suis peu enclin, quand je me rappelle
les résultats d'une conversation que j'y
eus, il y a deux ans, au moment de la
candidature au Conseil supérieur de St. Baspin.
Les consistants de là-bas étant beaucoup plus
amis que nous, et ayant été mes maîtres,
je me reconnaissais sans aucune autorité pour
leur recommander une résistance que j'en eusse

lieu de avoir opposé à leurs idées. Peut-être
aujourd'hui pourrais-je écrire à Faulkner qui de
Lyon veut d'être nommé professeur de droit
civil à Nancy, en remplacement de Paul Lombard.

Depuis que je vous ai vu, j'ai encore
réfléchi à cette question des programmes du
Droit civil et je me demande, si par arriver
à une solution se rapprochant de celle
que nous désirons, il ne serait pas d'une
bonne tactique de soulever la question, notamment
dans la consultation qui on peut vouloir
faire dans les Facultés — Avant tout, il
faudrait savoir si l'on pourrait nous ramener
l'embryon de liberté que l'on nous a enlevé en
1895 — En second lieu, seulement vient
la question des programmes d'examen.

Sur la première point, il me paraît difficile
que l'on obtienne ~~l'adhésion~~ une majorité
contre la liberté. La note qui en 1895
l'opposition d'un grand nombre à la réforme
est venue de ce que celle-ci paraissait
représentée par l'esquisse générale d'un
programme que beaucoup considéraient comme impératif

Précisément, si on refuse à penser qu'on
mettant à part le petit nombre des ^{auteurs} ~~colleagues~~
de manuels, qui ne voient que l'intérêt
commercial de la chose, on trouve, parmi nos
collègues, en tous lieux beaucoup qui sacrifient
sérieusement et simplement l'indépendance
scientifique, que nous avons à peine goûtée.

Le premier point serait, si c'est, au moins,

ce qui est le plus important; si c'est
presque le seul important, à la rigueur,
même, j'espère que nous pourrions dire:
Les programmes d'examen regardent
l'administration, qu'elle les rédige comme elle
l'entendra, pourvu qu'elle ne puisse pas
faire par eux la libération de notre enseignement.
D'autant plus, avec nos habitudes françaises, je
reconnais que ce qui n'est pas possible,
au moins pour nos professeurs de province.
Le grand fait la libération donnée à nos
programmes de cours, les programmes
d'examen nous brideraient malgré tout.
Finalement, sans aller jusqu'à négliger
à côté de la question, si c'est, qu'on

peut, de ce côté, faire quelques concessions.
Mes idées d'avis, d'avis et moi, qui tout
n'était pas parfait dans les programmes
d'examen établis en 1895. y l'a
indiqué dans ma lettre à M. Glisson, mais
y insista d'ailleurs parce qu'il me semblait
dangereux de se lancer, dès l'origine du
mouvement, dans la voie des divisions
individuelles sur des points de détail et
que, tenant surtout à posséder contre la
réaction dont on nous menaçait, je me plaçais
sur le terrain le plus défini et plus homogène
d'un statu quo à maintenir au moins à titre
d'expérience. D'après ce que vous me
dites de l'opinion de Lamont, je soupçonne
qu'il se rapprochait de la note.
Et sans doute beaucoup d'autres pensent de même.

Or, si l'on pouvait faire servir le
mouvement Gilley - Emery vers ces réformes
de détails dans les programmes d'examen,
en conservant la liberté absolue de notre
travail personnel, ne serait-ce pas à nous la
situation, qui, autrement, est réservée aux chaires

d'un saut, ^{ex hoc} sans même être compromis?

Je me sens pressé par l'heure de
carrées qui ne pat d'ici qui une
fois par jour. Je termine donc en
formant les vœux les plus sympathiques
pour tous les vôtres: et je pense surtout
à l'état encore inquiétant de Madame
votre mère. Que Dieu vous protège Louis,
mon très cher ami. Sa femme a joint
à moi pour vous demander de la dire assisté
de vous avec nos respectueux souhaits.
Mes beaux parents me chargent également
de ne pas les oublier auprès de Madame
Thérèse et de vous-même. Belle bonne
santé à nos grands garçons. Et pour
vous toute ma cordiale amitié!

F. Lamy

7/11



Monsieur Raymond Sabille,
Professeur à l'Université de Paris,
chez M. Sabille. Clerget.

Beaune.

Côte-d'Or.

